

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Du cassé à Harlequin

*Le Cassé* de Jacques Renaud, Montréal, Parti pris, 1964, 126 p.

Patrick Imbert

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38977ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbert, P. (1989). Review of [Du cassé à Harlequin / *Le Cassé* de Jacques Renaud, Montréal, Parti pris, 1964, 126 p.] *Lettres québécoises*, (53), 46–47.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'ÉCOLOGIE  
DU RÉELMort et naissance  
de la littérature québécoise  
contemporaine

«Repenser le mode d'être  
de la littérature et de la  
culture québécoises,  
mais en tant que  
littérature ou culture  
nationale qu'en tant que  
cosmopolites, sur un  
fond de catastrophe et  
d'étrangeté, d'éclatement  
et de hétérologie.»

BORÉAL

## RELECTURES

par Patrick Imbert

DU CASSÉ  
À HARLEQUIN

Quelques essais abordent les grands thèmes de l'ouvrage plutôt de biais par l'analyse d'œuvres particulières. Les écrits de Gilbert Langevin amènent l'auteur à interroger la notion du grotesque. Un essai sur l'œuvre de Nicole Brossard permet de revenir sur les notions d'écologie et d'écologie (p. 146) qui informent le titre de l'ouvrage. L'examen des *Grandes Marées* de Jacques Poulin et de *La Vie en prose* de Yolande Villemaire se fonde sur le concept du catastrophisme, les deux romans présentant des rapports communs sur ce plan : «perte du sens de l'histoire, caractère problématique du réel lui-même, fragmentation du territoire de la culture, perte des solidarités sociales ou tentatives de redéfinition de celles-ci» (p. 159).

Dans une brève conclusion, intitulée «La Pluralité des centres», Nepveu offre une esquisse de synthèse en identifiant trois moments particuliers «dans la constitution et dans l'éclatement de la littérature québécoise contemporaine» (p. 211) : 1) l'esthétique de la fondation, 2) l'esthétique de la transgression et 3) l'esthétique de la ritualisation (p. 212). Ces moments «correspondent à trois types de rapport au réel privilégiés par l'imaginaire et en constituent pour ainsi dire l'écologie en tant que système à la fois conflictuel et organisateur» (p. 211). Ce regroupement, car il ne s'agit vraiment pas d'une classification, marque donc un retour au titre de l'ouvrage et à la notion d'écologie. Contrairement à l'idée de catastrophe créatrice, dont les connotations donnent à réfléchir, la notion d'écologie semble permettre, du moins au niveau du discours, d'assumer de façon positive, en quelque sorte, les paradoxes qui préoccupent l'auteur. Qu'on trouve ou non, dans ce concept, une manière fructueuse de repenser la littérature québécoise des années soixante et soixante-dix, l'ouvrage de Nepveu a le mérite incontestable de proposer une vision intégrée d'une époque que l'on commence seulement, avec le recul du temps, à pouvoir évaluer. □



Jacques Renaud

**Le Cassé** de Jacques Renaud, Montréal, Parti pris, 1964, 126 p.

*Le Cassé*. Entre *J'parle tout seul quand Jean Narrache* (1961) d'Émile Coderre et *Do it* de Jerry Rubin. *Le Cassé* de Jacques Renaud (1964) résonne aussi en parallèle avec *L'Afficheur hurle* (1965) de Paul Chamberland dans une révolte, une vengeance qui bouleversent, en particulier, la jeunesse du monde occidental des années 1960. Révolte contre le Mc Carthisme, le duplessisme, le régime Diefenbaker, la poigne gaulliste, l'occupation soviétique. Du Viet-Nam à la Tchécoslovaquie. Les minoritaires! Les minoritaires hurlent jusqu'à mai 1968, jusqu'au Printemps de Prague écrasé, en août 1968, par les chars soviétiques. Et puis un jour, comme dit Jerry Rubin dans le film *Growing up in America*, un jour, quelques années après les événements d'octobre 1970, il n'y a plus personne.

C'est dire que les mentalités ont changé (voir l'évolution de Chamberland), que les attitudes se sont transformées et que, en même temps, dans l'Occident démocratique, le niveau de vie, pour 75% de la population, a nettement augmenté. Mais, en 1964, Jacques Renaud hurle contre tout, y compris contre

la fille infidèle (à l'encontre de pratiques amoureuses plus libres) et en 1986 Francine Noël dans *Maryse* revit et réinvestit tout ce qui a été accompli. Elle aussi médite sur cette question de fidélité travaillée par des mâles plus «libres».

*Le Cassé* innove donc fortement en 1964. Il ouvre la voie/la voix à ce qui a été tu longtemps, très longtemps. Une misère, non, une exploitation, qui commence lorsque le bébé naît et que ses parents s'en désintéressent (le cas de Ti-Jean et de Philomène). En ce cas, alors, l'enfant sera un cassé comme ses parents, car il n'aura d'autre issue que la rue et le même. Il n'aura accès qu'à la dépossession et au partage de celle-ci dans la violence et l'ignorance. C'est ce cycle que le pédagogue brésilien Paulo Freire, en plein «miracle» brésilien tente de briser par l'alphabétisation, la scolarisation et la réflexion critique sur des problèmes sociaux et politiques qui touchent la population emmêlée dans une situation qu'elle ne contrôle pas (*Pédagogie des opprimés*). Les femmes encore moins que les hommes, d'ailleurs : «Ben, Yves, sors d'icitte crisse! T'as pas d'affaire à y poigner l'cul. C'est ma plote pour tout l'temps astheure! Mets-toé ben ça dans ton casse sale!» (p. 25).

Le succès du *Cassé*, en 1964, c'est le cri de révolte. C'est aussi la langue d'ici. Celle qu'on entendait mais qu'on ne lisait pas. Sauf exception. D'autres viennent pourtant, Claude Jasmin, Michel Tremblay. Mais ce mimétisme partiel du parlé de la population défavorisée est plus surprenant encore dans un roman qui, ainsi, échappe à plusieurs codes du genre. Depuis Zola (mais il est vrai qu'au Québec le naturalisme avait été totalement rejeté), on n'avait pas décrit le décor désolant, l'environnement, en un style coup de poing, de ceux qui n'ont rien, ni argent, ni relation, ni éducation. Même pas dans *Bonheur d'occasion*. Car, par rapport au roman de Gabrielle Roy, l'évolution se produit au niveau du langage, d'une pratique du langage dont la richesse et la sécheresse échappent à la

tendresse et aux intrigues d'une psychologie qui a d'habitude l'air plus nuancée.

Chez Marguerite Duras, on crie beaucoup, on crie selon les lignes de force d'un inconscient travaillé par la langue d'une classe éduquée. D'une classe qui n'a pas perdu ses valeurs, d'une classe, en un mot, qui sait qu'elle a un inconscient et qui en exploite sa richesse. Chez Renaud ça fuse. Brut. Et brutal. Car il reste, constamment, à se défendre contre le monde alentour, contre les autres. Ou à temporiser. Être, comme Philomène, toujours au bord de la prostitution pour obtenir «5 piasses» (un mois de loyer dans une chambre sale et minable) ne favorise pas la sous-conversation! Mais cette atmosphère d'achat du sexe ne débouche jamais sur des descriptions érotiques qui satisferaient le lecteur ou un large public. Renaud le refuse au départ : «Le lecteur s'attend sans doute à une description cochonne. Qu'il se réfère à ses expériences personnelles ou, à défaut de celles-ci, qu'il sacre. Philomène a pris rendez-vous avec Berthe dans un restaurant. Le lecteur s'attend sans doute à une conversation lascive et perverse suivie d'une orgie lesbienne dans un appartement. Qu'il sacre» (p. 30).

Il reste la remarque sèche face à l'acte sexuel rapide qui se joue sur un fond de rivalités machos, de violence. La seule sensualité est représentée par une étudiante lesbienne qui donne de l'argent à Philomène et qui jouit d'elle. Tendrement. Autre monde inaccessible évoqué aussi dans *Au milieu la montagne* de Roger Viau (voir *Lettres québécoises*, n° 44). Mais, chez Viau, il n'y a pas la violence des interpellations et le quotidien du langage.

C'est d'ailleurs ce quotidien du langage qui s'est trouvé, grâce au *Cassé*, propulsé au premier plan des réflexions théoriques d'une partie des intellectuels et créateurs de la fin des années 1960, de la revue *Parti pris* à *Cul Q*, des manifestes divers aux réflexions d'Hubert Aquin sur le «joual refuge». Tout, et plus, a été dit. Il est malgré tout intéressant de constater la volonté de fonder l'identité sur un parler populaire montréalais et sur le désir de faire passer l'oral dans l'écrit. De supprimer la différence, parfois très grande, qui existe dans la plupart des langues entre l'oral et l'écrit. Comme si on avait pris l'expression «langue maternelle» à la lettre (!), au sens propre. Comme si la langue n'était pas aussi la résultante d'une institution économi-

que, juridique, politique, médiatique en place. Comme s'il n'y avait pas plusieurs langues maternelles.

*Le Cassé*, par-delà la volonté de bouleverser l'ordre en place, est, en même temps, un retour du même. De plus, ce genre romanesque qui s'est imposé parmi un groupe de la population (cégep, etc.) passe à côté d'un problème important. En effet, en même temps, et de plus en plus, les livres lus, les livres consommés, les livres achetés sont les best-sellers, des plus élaborés jusqu'aux collections d'espionnage ou aux Harlequins. Et les Harlequins comportent, certes, un nombre important de clichés mais ils sont écrits dans un français qui n'est pas le joual. De même pour *Si on me donne la parole...* de Domitila. On lui donne la parole mais son livre, publié par Maspéro, est rédigé dans un français écrit qui peut être lu par la majorité des gens qui lisent. Sinon, on ignorera toujours les problèmes de Domitila, des femmes boliviennes et de leurs maris mineurs dans les Hauts-Plateaux.

Julia Bettinotti souligne, dans *Châtelaine* de décembre 1988 (p. 158), ce que dit sa mère : «C'est drôle Julia t'as fait toutes ces études et, dans le fond, on lit les mêmes livres toutes les deux». Profond! Des dizaines de milliers de femmes et d'hommes ont lu, lisent et liront Harlequin au Québec. Des millions dans le monde. Le français écrit standard est, à l'époque du *Cassé*, la langue qui est lue par les gens qui lisent et par ceux qui se décident à lire dans les transports en commun, dans le métro ou chez eux.

*Le Cassé* de Renaud, comme tous les romans jouals écrits en un français qui ressemble au français parlé par une certaine classe sociale, n'est pas lu, sauf exception, par les gens qui parlent ce français mais qui sont capables de lire autre chose. Le problème n'a rien de neuf et beaucoup d'écrivains haïtiens, africains, sud-américains se le sont posé et se le posent encore. Même chose en Europe lors du passage du latin aux langues des centres en train de se constituer comme l'Île de France, par exemple, et qui a fini par étendre son hégémonie économique, politique, linguistique sur les autres régions et leurs langues, et ce, bien après que l'empire romain se soit effondré.

Ainsi, la langue comme le souligne F. Rossi-Landi (*Linguistics and Economics*) est liée indissolublement à l'économique. Au local comme au global. C'est en fait ce que dit Renaud dans *Le Cassé* dont le titre est un bel anglicisme comme beaucoup de mots jouals. La déposses-



sion est mise en scène à tous les niveaux. La pénurie frustre. Le narrateur aussi. Ce livre fouette donc et provoque une réaction. Toutefois le misérabilisme, en particulier en Amérique du Nord, ne peut connaître une grande fortune car l'Amérique vit dans une euphorie latente. Non plus celle du coureur des bois mais celle des médias et de leurs attrait publicitaires jusqu'à Harlequin et aux best-sellers des multinationales.

Ces Harlequins, comme le souligne Bettinotti, «s'adapte[nt] féroce[ment] à la réalité sociale. Cette année, par exemple, les héroïnes se droguent et tombent amoureuses d'un homme plus jeune qu'elles» (p. 158). Mais évidemment Harlequin donne espoir. La fin est heureuse. Dans *Le Cassé*, c'est le meurtre et la répétition du même sans solution : «Maudite vie plate... C'est comme avoir envie d'une femme... On la tasse dans un coin, on y ouvre les deux cuisses, on y passe un coup de langue... Le lendemain y faut recommencer... Ça finit jamais... Si y faut que j'me mette à tuer autant que j'ai fourré... Ça finira jamais» (p. 88).

Si l'on passe aux autres textes, «Le Dialogue des serveuses», «Le Clou», il reste la même atmosphère de reportage pris sur le vif avec une distorsion légèrement ironique vis-à-vis des attentes du lecteur qui projette ce qu'il a déjà lu, qui effectue souvent une lecture style Pavlov, style behavioriste, style néo-husserlienne, stimulus/réponse. Il est débousolé par ce livre rejoignant, par moments, le contenu sinon le niveau de langue du *Journal de Montréal*. La transgression des discours, maintenue au niveau du dysphorique, est constante. C'est là où Réjean Ducharme et Jacques Renaud divergent. Car chez Ducharme, la transgression ou la violence, comme dans *L'Avalée des avalés*, ouvre sur l'euphorisme d'une nouvelle structuration des personnages. En effet, contrairement à Ti-Jean, le quasi meurtre de Bérénice Einberg la renforce encore dans sa détermination à lutter. □